

Tout le monde rêve de l'amour

Marc Pautrel

Entretien avec Velimir Mladenović
Revue *Književne novine*, n° 1277-78, sept-oct. 2018,
p.10 (Belgrade)

**Cher Monsieur Pautrel, avez-vous déjà donné
des entretiens pour les revues ou journaux
serbes ?**

Non, c'est la première fois.

Avez-vous visité les Balkans ?

Non, jamais.

**En 2016 vous avez publié un roman sous le
titre *Une jeunesse de Blaise Pascal* qui traite**

la vie et l'enfance de ce philosophe. Pourriez-vous nous dire les moments cruciaux de sa vie qui vous ont inspiré ?

Essentiellement les points axiaux de sa vie, selon moi, les moments où son existence bascule, la seconde précise où son futur change. Par exemple, quand il comprend que son père s'épuise à calculer, et donc qu'il faut l'aider d'une manière phénoménale, c'est-à-dire créer un automate qui fasse le travail à sa place, le premier robot de l'Histoire si on veut, en tout cas le premier ordinateur, et ce sera la machine à calculer, la « Pascaline ». Autre moment de bascule, dont on ne sait pas s'il est véridique, celui de la chute de son carrosse dans le Seine, que je romance à l'extrême en imaginant Pascal suspendu quelques minutes dans le vide les bras en croix. La scène me semblait tellement visuelle et forte que je n'ai pas résisté à l'envie de l'écrire.

Pascal pensait que la souffrance était inséparable d'un être humain. Il était malade pendant toute sa vie et il pensait qu'une maladie était quelque chose naturelle pour tous les Chrétiens. Est-ce que ces maladies ont influencé sa philosophie ?

Je ne sais pas si Pascal croit que la souffrance est indissociable de la condition humaine, mais personnellement je pense que la souffrance est incompatible avec l'être humain et qu'elle doit donc être combattue par lui avec tous les moyens : la drogue, l'alcool, l'amour, etc.

Il y a beaucoup de différences d'opinions entre Pascal et moi, notamment sur la religion, je suis plutôt anti-religieux, la religion me semble relever de la folie mentale ou de la servitude volontaire. J'ai aussi envisagé ce roman sur Blaise Pascal comme un manuel d'athéisme, en essayant de montrer un Pascal en guerre contre le monde et peut-être même contre Dieu, défendant la foi, certes, mais une foi en lui-même, ou en une part de lui-même qui le tire plus haut. C'est un Pascal nietzschéen. Je décris un homme qui au final est apparemment vaincu par l'épuisement et la faiblesse et se soumet à la foi religieuse, mais en réalité se retrouve vainqueur grâce à la littérature, son style, ses phrases qui lui survivent éternellement dans le corps de tous ses lecteurs futurs.

Est-ce que sa philosophie a influencé votre écriture ?

Oui, à la fois inconsciemment et négativement, comme un point d'appui à partir duquel créer un autre Pascal et envisager la possibilité d'un autre monde. Mais au niveau de la narration elle-même, ce sont surtout les épisodes connus de sa vie qui m'ont influencé, notamment le fait que ce philosophe religieux et, par son style, ce grand écrivain, ait d'abord été dans sa jeunesse un scientifique, ce qui est souvent oublié. J'ai essayé de me demander pourquoi un génie précoce se retrouve à faire l'apologie de la religion chrétienne. Ma réponse, c'est que le jeune Pascal veut soumettre le monde à sa volonté, et comme il échoue partiellement il deviendra ensuite écrivain, ce qui était la bonne solution puisque les mots

commandent au réel, du moins je le crois – c'est pour ça que je suis écrivain et pas horloger ou médecin.

Est-ce que vous, comme écrivain, avez le contrôle sur votre univers imaginaire ?

Le contrôle de mon univers imaginaire ? Je ne sais pas si on peut contrôler son imaginaire, ou son inconscient qui alimente sûrement largement l'imaginaire, mais en tout cas mon imaginaire littéraire est dépendant de ce que je lis et de ce que je vis, des personnes que je rencontre, des lieux que je visite, et tout cela s'accumule, le passé engendre le futur. Je veux dire que les souvenirs de voyage ou de femmes créent les conditions des nouveaux textes que je vais écrire. Un mélange se fait lentement jusqu'au moment où une sorte de catalyse intervient, où la réaction chimique se déclenche et où l'idée du texte me pousse à l'écrire, ou du moins à écrire quelque chose dont je sais encore très peu, mais qui sera ce texte né de cette idée, l'arrivée d'une succession d'événements, de lectures, de rêves, de pensées diverses.

Vous avez écrit : « La séparation est devenue une constante de mon existence qui m'a forcé à changer de vie, et c'est pour ça que je me suis retrouvé romancier : je veux tout transformer en légende, créer une boucle continue, doubler l'éternité. » Quel est votre sens de la littérature ?

Je crois que j'écris parce que je ressens des choses si fortement, douloureusement ou joyeusement, qu'il me

faut impérativement les écrire, même seulement à titre personnel, comme une confession intime que je garderai sans avoir aucune intention de la publier. Ensuite, une fois les choses écrites, si je les relis je comprends que la publication est nécessaire, que cela doit être montré, que ça me dépasse, que c'est universel. Donc, mon expérience de l'écriture, c'est une réaction épidermique, écrire pour vivre mieux ensuite, c'est une fonction physique personnelle, comme respirer ou dormir. J'inspire, j'expire, je vois, je vis, je rencontre, j'aime, j'expérimente le monde, je *ressens* le monde donc je l'écris.

Dans votre roman *La sainte réalité* vous avez décrit la vie du peintre Jean-Siméon Chardin, qui était un des peintres les plus célèbres du XVIIIe siècle. Pourquoi avez-vous choisir ce peintre ?

Précisément parce que le XXIe siècle l'a un peu oublié. Quand on pense aux peintres du XVIIIe siècle, on voit immédiatement Fragonard, ou Watteau, mais pas Chardin. Son importance est minorée car c'est un peintre de natures mortes. Il faudrait d'ailleurs examiner ce qu'est vraiment une nature morte et se demander si ce genre a un intérêt en dehors de Chardin, si d'autres peintres ont réussi à s'y imposer (je pense que non, les rares natures mortes réussies me semblent postérieures à Chardin et en référence à lui, comme chez Manet, Cézanne ou Picasso). Nous sommes aujourd'hui dans un siècle du numérique et du virtuel, avec une déréalisation, une coupure de la réalité. Les toiles de Chardin apprennent au contraire à regarder et penser les objets

les plus banals, comme les aliments et les ustensiles de cuisine, les animaux, vivants ou morts, et les humains au travers des proches mis en scène dans la vie quotidienne et familiale, notamment les enfants. Chardin expose la simplicité du quotidien et donne à voir la complexité et la profondeur de cette réalité, la ramenant toujours à la présence humaine (il ne peint aucun paysage naturel). C'est un peintre qui vous apprend à vivre pleinement, il est à la fois très philosophique et très sensitif, et ses tableaux peuvent être commentés à l'infini. Ce qui m'a lancé dans ce projet de roman, ce sont les toiles que j'ai redécouvertes toutes ensemble dans le catalogue intégral de son œuvre, et le souvenir du petit texte dans lequel Proust fait le commentaire de plusieurs tableaux de Chardin en imaginant les histoires qui s'y greffent, les hypothèses qu'on peut y rattacher, la multitude des interprétations que l'on peut faire de la scène, y compris la plus simple comme un panier de fraises. Il m'a semblé que, tout comme on dit que dans la Bible il y a un verset qui a été écrit pour soi-même, dans tout tableau de Chardin se trouve une histoire peinte pour chacun, et j'ai voulu écrire l'histoire que je voyais dans chaque toile.

Selon vous quel l'art a plus de l'influence : les arts plastiques ou la littérature ?

Le triste constat, c'est que les images, particulièrement les images animées, sont plus faciles à aborder parce que nécessitant peu d'effort, et qu'en outre elles séduisent fortement, et même hypnotisent. Il suffit de

voir le comportement des enfants à l'âge où ils sont le plus vivants et agités, à 5 ou 6 ans, quand ils regardent un dessin animé à la télévision, ils sont soudain immobilisés, comme envoutés, le regard vide, totalement collés à l'écran. Les images animées manipulent le spectateur, elles l'hypnotisent et l'ensorcèlent. Les images fixes sont déjà plus enrichissantes car elles obligent à une réflexion, elles forcent celui qui les voit à les interpréter. Ceci dit, toutes les images ne sont pas bonnes à jeter : je suis un grand amateur de peinture classique et un grand admirateur des peintres. Les toiles de Chardin, Manet, Picasso, sont pour moi une permanente source d'inspiration. La peinture m'influence fortement. Mais mon mode d'expression à moi, c'est la littérature, l'usage de la grammaire, et je crois que malgré toute la force des arts graphiques, le processus psychologique de la lecture est celui qui crée l'émotion la plus forte et la plus enrichissante.

Mais, dans votre dernier roman publié au mois de janvier 2018 sous le titre *La vie princière*, vous avez utilisé l'autofiction comme procédé littéraire. Il s'agit d'une déclaration d'amour d'un français adressée à une italienne. Pensez-vous que la déclaration d'amour n'est pas un thème ominipresent dans la littérature contemporaine ?

Il y a une grande tradition de roman épistolaire dans la littérature française, notamment au XVIIIe siècle avec des livres comme *Les liaisons dangereuses* de Laclos ou

La Nouvelle Héloïse de Rousseau. C'est un procédé classique mais très puissant : le lecteur du roman a accès à une lettre dont il n'est pas le destinataire et qu'il lit comme si elle s'adressait à lui, c'est le tutoiement, encore plus fort que le vouvoiement de politesse puisqu'il n'y a ici plus aucune ambiguïté à la fois sur l'unicité et l'intimité du destinataire. J'ai renforcé encore le dispositif en faisant un roman à une seule lettre et donc en laissant le lecteur du roman dans l'ignorance de la réponse à cette lettre. Dès lors, le lecteur peut tout imaginer. Or, plus le lecteur doit imaginer, plus son plaisir de lecture est fort. Il faut noter que ce roman rencontre un succès public assez imprévisible, puisque trois mois après sa sortie l'éditeur est déjà rendu à 20 000 exemplaires. C'est la première fois que ça arrive pour un de mes livres, qui se vendent habituellement à 1000 exemplaires, j'ignore pourquoi il y a cet engouement des lecteurs, sans doute en raison du sujet traité : l'amour, et plus particulièrement le coup de foudre. Le titre du roman, *La vie princière*, vise d'ailleurs à définir l'état amoureux : soudainement toute la richesse du monde est accordée à celui qui aime, comme s'il héritait instantanément de la royauté.

Est-ce que ça veut dire que les lecteurs ont faim de l'amour en littérature ?

C'est probable, l'époque étant à l'incertitude et au pessimisme, les lecteurs ont plutôt tendance à se tourner vers des histoires qu'ils supposent heureuses. Lire, c'est vivre une deuxième fois, et c'est penser – au sens

philosophique du terme –, mais cet acte de lecture, si complexe, si mystérieux, n'est plus pratiqué que par un nombre réduit de personnes ; la plupart envisage la lecture des livres comme une forme de loisir, et veut en retirer un plaisir et non un enrichissement, et va donc vers les sujets supposés les plus agréables avant d'aller vers les plus touchants. Tout le monde rêve de l'amour, donc un livre en proposant un exemple suscitera au minimum la curiosité immédiate des lecteurs.

Selon vous, la lecture représente le loisir ou l'enrichissement ?

Il y a bien sûr deux sortes de lecture, celle informative – lire un panneau de signalisation, un courrier administratif, ou un mail de sollicitation –, et la lecture littéraire – lire un chapitre de Stendhal, un passage du Duc de Saint-Simon, quelques pages de Proust ou une lettre de Voltaire. La vraie littérature est celle qui permettra de créer dans l'esprit du lecteur le plus d'enrichissement possible. Si la lecture ne reste qu'au stade de loisir, parce que le texte lu est pauvre et inopérant au niveau mental, cette lecture ne procurera au mieux que du plaisir, sans davantage d'ouverture des possibles. Lire vraiment, lire un vrai texte littéraire et le lire avec l'attention qu'il mérite, permet de repousser les frontières que le monde nous impose, et en quelque sorte, d'agrandir le monde.

Comme votre roman contient une seule lettre, pensez-vous que les lecteurs attendent la réponse ?

Le roman, avec cette lettre unique, est conçu pour laisser les lecteurs imaginer dans leur lecture la réaction de la jeune femme. Ils n'attendent sans doute pas une suite et je ne pense pas écrire la suite, la réception de la lettre et la réponse de sa destinataire, ce serait en trop.

Pour vous, quel est le moyen plus facile à utiliser : le bio-fiction comme dans le roman sur Pascal ou l'autofiction comme dans le roman *La vie princière* et pourquoi?

Une autofiction est évidemment beaucoup plus facile à écrire qu'une biofiction parce que je n'ai pas besoin de me documenter au préalable, je maîtrise déjà toute les informations, dans les moindres détails, il n'y a plus qu'à écrire. Le souci, en revanche, c'est qu'il faut avoir vécu des choses assez intéressantes, ou ressenties assez fortement, pour pouvoir en faire un roman. Hélas, ma vie quotidienne n'est pas toujours aussi passionnante.

Quels romans et auteurs français utilisant le même procédé littéraire vous appréciez ?

Dans le domaine de l'autofiction, l'auteur que j'apprécie le plus est Christine Angot. C'est je crois la seule qui ait su transcender ce procédé pour arriver à des très grands livres comme *Une semaine de vacances*.

Dans vos deux textes *Une vie minuscule* et *Bordeaux, topographie intime* vous avez décrit le

changement de la perception d'un garçon envers sa ville. Quel changement vous ne pouvez pas oublier ?

C'est quelque chose que je n'avais jamais réalisé auparavant : quand on est un enfant, parce qu'on est petit, on voit tout en grand. Dès qu'on grandit, les choses paraissent moins grandes. Le texte *Une vie minuscule* a été écrit pour être lu lors de la remise d'un prix littéraire et c'est une métaphore de la progression de la connaissance dans une vie : je voulais dire par là que j'espérais, plus tard, à soixante ans, pouvoir être un géant pour qui la même ville serait une maquette avec des immeubles d'à peine trente centimètres de haut, comme Gulliver revenu sans le savoir sur les lieux de son enfance, et encore plus tard, à quatre-vingt ans ou quatre-vingt-dix-neuf ans, être si grand que le globe terrestre lui-même deviendrait pour moi comme un ballon de basket. Grandir est un impératif, c'est pour cela que j'écris, année après année, et je suis persuadé que cela marche : je vois de mieux en mieux le monde, il m'apparaît de plus en plus petit, j'en ai de moins en moins peur et j'ai de plus en plus de pouvoirs sur lui.

Bordeaux est une ville très présente en littérature française. Comment il faut décrire une ville pour éviter des clichés ?

Je ne sais pas, j'aimerais pouvoir décrire Bordeaux, expliquer ce qu'est cette ville, mais j'habite ici depuis 31 ans et j'ai beaucoup de mal à la voir à sa juste place. Je

me souviens d'une phrase très juste de Philippe Sollers, qui est né dans cette ville : « Les vénitiens ne connaissent pas leur bonheur ; les bordelais non plus. » Pour décrire une ville que l'on connaît aussi bien, il faut pouvoir détailler et objectiver son existence quotidienne, se décrire du matin au soir, dans ses déplacements, ses rencontres, ses discussions, sa façon de se nourrir, de boire de l'alcool, de dormir, de parler avec les autres, d'aimer, de marcher plus ou moins vite (chaque grande ville a une sorte de vitesse de marche, on ne marche pas pareil à Paris, à Venise, à Jérusalem ou à Tokyo), en résumé s'attacher aux détails et à la façon d'être du corps dans cette ville.

Hors de la littérature, qu'est-ce que représente pour vous la ville de Bordeaux?

Bordeaux est une ville incroyablement belle et puissante, largement ignorée et assez peu décrite finalement dans la littérature française, du moins à sa réelle place. Cette ville est l'équivalent de Venise, ou New York ou Londres, ou Prague, ou Florence, une concurrente de Paris, tant par l'architecture que par l'histoire intellectuelle, ses philosophes, ses écrivains, par la complexité et la diversité de ses vins, par la nature qui l'entoure, l'océan et l'immense forêt de pins des Landes. Ceci dit, Bordeaux est de moins en moins ignorée puisque depuis une vingtaine d'années la fréquentation touristique a bondi. Quoi qu'il en soit, c'est une ville à part, pas vraiment française, qui a été anglaise pendant des décennies, qui est très espagnole aussi par l'immigration

et la proximité géographique, qui par le commerce du vin et l'exportation de son nom en tant que boisson est par essence internationale (au bout du monde, on boit « du » Bordeaux, sans savoir parfois qu'il s'agit d'une ville). Bref, Bordeaux est un cas, un immense symbole européen encore assez peu pensé, expliqué et décrit. Il faudra que j'essaie d'écrire un livre sur Bordeaux, je le ferai sans doute le jour où j'aurai quitté cette ville pour aller vivre ailleurs, en Asie peut-être, ou plus probablement à Paris, capitale de la langue française.